

Art contemporain

«En photo, j'essaie d'étirer le temps»



Bruno Serralongue présente une sélection d'images de trois séries récentes tirées d'événements ayant marqué l'actualité. GEORGES CABRERA Anna Vaucher

Le Mamco a verni hier ses douze expositions de la saison. Parmi elles, «La terre est un crocodile», de Bruno Serralongue. Interview

Au bord de la route, dans la zone portuaire de Calais, des migrants

regardent passer des camions dans lesquels ils tenteront de s'engouffrer afin de rejoindre l'Angleterre par ferry. Bruno Serralongue se rend sur les lieux depuis trois ans, afin de saisir les regards, capturer l'attente, matérialisée sur ce cliché pictural aux teintes pastel. A côté, immersion à Florange. La lumière est crue, sans effet. Le photographe français ne

cherche pas à marquer ses images documentaires d'une signature. Il prend simplement le temps, choisit la lenteur pour restituer la réalité qu'il perçoit de ces événements contemporains. Interview devant sa sélection d'images tirées des séries *Calais*, *Florange* et *Notre-Dame-des-Landes*.

Comment arrêtez-vous votre choix sur les éléments à photographier?

J'essaie d'élargir, d'étirer le temps pour présenter un événement dans une plus grande globalité. Je m'arrête sur des choses qui ne semblent pas importantes. Prenez, par exemple, ce feu de camp à Calais. Il n'est pas photogénique, il n'est pas héroïque, mais il dit la précarité dans laquelle vivent ces migrants. Il y a aussi ces images de la grève à Florange, qui n'auraient pas forcément été retenues par un journal. Ce qui m'intéresse ici, c'est de pouvoir déployer le moment d'une querelle entre deux syndicats, qui mènent une lutte très difficile, sur plusieurs images. Contrairement à une image unique, le triptyque permet de montrer cette difficulté.

A Calais, comment vous êtes-vous intégré au groupe?

Il est facile d'aller voir ces migrants, de passer du temps en leur compagnie. Là-bas, certains photographes de presse veulent pas-

ser une nuit avec eux, dans leurs abris de fortune, comme si la photo allait rendre quelque chose de plus vrai. J'ai de la peine avec ce discours. Ces migrants vivent dans une grande précarité, qui n'est pas ma réalité. Moi, le soir, je rentre à l'hôtel. Je ne vois pas pourquoi je singerais quelque chose qui n'est pas mon mode de vie, je n'ai pas besoin de ça pour me sentir proche d'eux. La photo, justement, sert à prendre du recul.

Avec votre chambre photographique, vous cherchez à ne pas passer inaperçu?

Je travaille avec ce procédé depuis le milieu des années 90. Effectivement, ce n'est pas tellement pour sa qualité esthétique, pour son rendu extrêmement précis, mais pour m'exposer, en tant que photographe, sur la scène d'un événement.

Comment choisissez-vous vos sujets?

Je pars d'intérêts personnels et je choisis des lieux qui à un moment donné sont très médiatisés. Je ne

cherche pas le scoop ni les sujets alternatifs. Je cherche à montrer la ligne de tension, la zone de fracture d'une société. Regardez, là, pour Florange, j'ai photographié le dernier haut-fourneau, éteint en 2011. Cette image montre la fin d'une industrie. Florange représente la transformation d'un paysage social. J'essaie de repérer ces moments charnières.

Votre travail se positionne-t-il en opposition à la photo de presse?

Non, je propose simplement une alternative, même si la puissance de frappe n'est pas la même. Des événements médiatiques, il résulte beaucoup de clichés, mais ils se ressemblent tous. Ce qui m'intéresse, c'est de renverser l'entonnoir, de montrer le plus d'images possible. Montrer que ces événements sont complexes, qu'il en existe toujours une autre facette.

Cycle «Des histoires sans fin»

Mamco, 10, rue des Vieux-Grenadiers, jusqu'au 10 mai.

www.mamco.ch ou 022 320 61 22

Un dernier printemps foisonnant dans les étages

● Christian Bernard l'a répété comme introduction à sa conférence de presse: il s'agit de la dernière saison où il assure (l'entière responsabilité de) la programmation. Avant de quitter le navire qu'il a construit il y a vingt ans, le directeur du Mamco propose un printemps foisonnant composé de douze expositions et tisse des liens, comme tout au long de l'an dernier – année anniversaire – avec les institutions de la région. Un exemple, Antoine Bernhart, dessinateur érotique dont l'encre de Chine trace à la fois meurtres, viols, mutilations et autres actes zoophiles, revient au Mamco

avec un petit accrochage interdit aux mineurs pour faire le lien avec l'exposition consacrée au marquis de Sade à la Fondation Bodmer.

Au 1er étage, un bel espace est réservé à Mounir Fatmi, présenté déjà à Genève à la galerie Analix, qui a porté ses nouvelles explorations autour de la question de l'exil, qu'il soit lié à un pays ou à soi, c'est-à-dire aux processus de transformation

auxquels nous sommes tous confrontés. Le 2e étage montre deux expositions réalisées in situ – celle de Stephen Felton et les «tableaux» de béton appuyés au mur d'Emilie Ding – et deux

expositions davantage historiques (Bernhard Johannes Blume et Jean-Michel Sanejouand).

Le Frac Ile-de-France (Fonds régional d'art contemporain) a répondu à l'invitation du Mamco en plongeant une partie de sa collection dans la pénombre, avec des œuvres qui se jouent de

l'obscurité. A voir encore: Dennis Oppenheim, présent au Musée d'art et histoire et dans les collections d'art contemporain de la Ville et du Canton (Fmac et Fcac), François Dilasser et ses poignantes peintures, Agnès Martin ainsi que Katharina Hohmann &